

ANTONINI NOUS MET CHAOS

Le désordre mental s'empare d'un Giardino Armonico plus virtuose et discipliné que jamais.

Impossible de rendre compte des multiples références intellectuelles (d'Erasmus à Deleuze) sur lesquelles s'échafaude ce programme, non plus que de la totalité de ses déclinaisons (vingt-sept pages). Puisque concept il y a, disons que celui-ci est pensé, et si la cohérence se voit parfois couchée sur le lit de Procuste (que vient faire la *Déploration sur la mort d'Ockeghem* de Josquin des Prés?), l'oreille est maintenue continuellement en éveil; l'œil aussi d'ailleurs: très beau livre-disque qui prend soin d'explicitier et d'il-

lustrer chaque morceau placé sous le signe de la folie, tour à tour positive (quand elle délivre l'âme de ses soucis) et négative (quand elle sert la guerre). En parallèle se dessine l'affranchissement progressif de la musique instrumentale, longtemps inféodée à la musique vocale: magnifiés par une opulente prise de son, les musiciens d'Il Giardino Armonico, réunis en formation singulière (quatuor à cordes, cornets, orgue, clavecin, harpe, flûte, bassons), rivalisent de virtuosité dans ces musiques souvent expérimentales qui combinent moments acroba-

tiques dérivés de la tradition ornementale des madrigaux et motets, avec des passages improvisés dont les diminutions se réfèrent au renouveau du style vocal. S'y greffent d'autres éléments, tels le contrepoint issu de la *canzone* et des sections de danses en rythme ternaire. Giovanni Antonini a ressorti sa flûte à bec pour une prestation claire et articulée, au besoin contredite par un petit glissando aux inflexions jazzy ou des chromatismes particulièrement expressifs (Gesualdo, Del Buono). Rien de plus imprévisibles que les escales ménagées par ce voyage: le goût pour la combinatoire cher à Dunstable et Baldwin se frotte au capriccio rhapsodique d'un Ruffo, le fracas de la *Gal-*



« La Morte Della Ragione »

Œuvres de Mainerio, Tye, Josquin des Prés, Agricola, Dunstable, Gabrieli, Macque, Castello...

Il Giardino Armonico, dir. Giovanni Antonini
Alpha 450. 2017. 1 h 13

liard *Battaglia* de Scheidt s'oppose au solennel dialogue antiphonique de telle ou telle sonate de Gabrieli. Une écoute en continu peut provoquer le tourment, mais on aime... à perdre la raison! ♦ Jérémie Bigorie

PLAISIR DES CINQ SENS

Le pianiste scrute à fond les concertos de Saint-Saëns, qui en sortent régénérés.

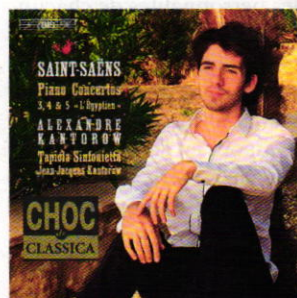
Chez les Kantorow, on aime Saint-Saëns. Jean-Jacques violoniste et chef avait enregistré les sonates, des concertos, deux symphonies, les deux premiers concertos pour piano et des programmes d'œuvres concertantes et orchestrales. À 22 ans, son fils Alexandre s'impose comme un soliste de très haute volée, qui comprend en profondeur ce qu'il joue et sait faire vivre une partition.

Le *Concerto n° 3*, peu connu, n'a pas très bonne réputation. Alexandre Kantorow le transfigure par la magie imaginative

du clavier. Le premier mouvement ruisselle de sensualité; le deuxième est plein d'un pré-impressionnisme délicat. Et le dernier ne manque ni d'humour ni de swing. Dans le *n° 4*, la direction se fait plus éloquente et dramatique, et le piano, toujours exceptionnellement virtuose, très varié; il propose un discours très précis, très fouillé, mettant en lumière le moindre détail sans perdre de vue le mouvement général.

Le *Concerto « Égyptien »*, le plus sophistiqué des cinq, a bien de la chance. Il y a moins d'un an, Bertrand Chamayou et Emmanuel Krivine en avaient

déjà donné une belle version. Ici la direction va davantage au fond de la partition, faisant entendre des détails, des contrechants qui passent le plus souvent inaperçus (l'excellente prise de son n'y est pas pour rien), tandis que le soliste met en lumière les ambiguïtés de cette partition géniale qui se voudrait classique, mais laisse transparaître à chaque instant un profond romantisme et un étonnant modernisme, surtout dans le mouvement central. Alexandre Kantorow joue avec beaucoup de liberté dans un style quasi improvisé d'apparence, mais en fait très surveillé. Il ose le grand style pianistique fin-de-siècle, utilisant toute la dynamique du clavier, du pianissimo le plus



Camille Saint-Saëns

(1835-1921)

Concertos pour piano n° 3, 4 et 5 « Égyptien »

Alexandre Kantorow (piano),
Tapiola Sinfonietta,
dir. Jean-Jacques Kantorow
Bis 2300 (SACD). 2018. 1 h 20

léger aux plus impressionnants fortissimos, articulant admirablement. Si c'était du café, on dirait qu'il est à la fois subtil et corsé. ♦ Jacques Bonnaure